de la mer ; car c'est elle qui couvre, sans les endommager, les solides murailles qu'on a osé pratiquer dans son sein.

C'est enfin un Français, M. Lebas, dont nous venons d'exposer les travaux, qui, en quelques mois, aura transporté, des cataractes du Nil au milieu de nous, le plus précieux des monumens de l'antiquité.

Ainsi, grâce à ces hommes de génie, la France n'aura point cessé d'occuper le monde par des entreprises utiles ou glorieuses ; et ses conquêtes se seront continuées par la science, à dater du jour même où elles auront cessé par les armes.

Le comte Alexandre de Laborde,
membre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.



Sciences.

DES SCIENCES OCCULTES,

DE LEUR MARCHE ET DE LEUR INFLUENCE.

Dans la langue de l'antique Perse, le mot *mage* signifiait sage ; la *magie*, c'était la connaissance des choses divines et terrestres, la science par excellence.

Quelle que soit la partie du globe que l'on examine, quelle que soit la variété de l'espèce humaine dont on observe les usages, dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les sauvages et au milieu des empires civilisés, on trouve des devins et des gens s'occupant de magie. Nos livres saints, ceux des Hindous, des Chinois et des Grecs parlent d'hommes lisant dans l'avenir, évoquant les ombres, opérant mille prodiges par les connaissances surnaturelles qu'ils acquièrent, grâce à leur commerce avec des démons ou des génies. Les hommes qu'on est accoutumé, de nos jours, à regarder comme les plus sauvages et les plus complétement séparés du reste des nations, les Eskimaux, les Pécherais de l'extrémité de l'Amérique, et les habitans de la Nouvelle-Hollande, ont des devins qui conservent sur eux une grande influence.

Quand les peuples sont encore dans l'état d'enfance,

les devins et les magiciens exercent publiquement leur art; ils font souvent partie du gouvernement, et presque toujours ils ont, dans leurs attributions, le soin de la santé des hommes. A cette période, la civilisation, la médecine et la magie se touchent, ou plutôt se réunissent. Cela se voit surtout chez les nations sauvages de l'Amérique, où le médecin, prophète et magicien, paie quelquefois de la vie ses folles promesses.

Nous serions fondés à croire que, dans l'enfance de la civilisation, les hommes, trompés par l'enthousiasme, par les rêveries de l'extase, par une forte volonté de lire dans l'avenir, par des songes extraordinaires, produits d'une organisation particulière, ne sont pas toujours des imposteurs alors qu'ils se donnent pour prophètes, devins, ou favorisés des intelligences supérieures. Il y a encore des sorciers de très bonne foi à Tonga-Tabou, au Brésil, et même chez les nations hyperboréennes.

Quoique l'art divinatoire et la magie naissent presque spontanément et d'un sentiment analogue, on pourrait affirmer que le désir de lire dans l'avenir a dû précéder, chez tous les peuples, celui d'opérer des prodiges aux yeux de la multitude. Parmi les ramifications nombreuses de l'art divinatoire, celles qui consistaient à interpréter les songes, à appeler les morts et à les interroger sur les terribles secrets dont on les supposait les témoins, ont dû précéder toutes les autres. L'art de lire dans l'avenir par les révolutions des astres, a pu venir immédiatement après; mais cette science suppose un degré d'étude et d'observations qui n'appartient pas à l'homme sauvage, proprement dit. Quelques essais pour opérer de grossiers prodiges ont dû,

chez la plupart des nations dans l'enfance, précéder l'astrologie.

Examinons quel fut, chez les principales nations de l'antiquité, le sort des devins et des magiciens, et l'influence qu'ils exercèrent.

Si nous portons nos regards vers l'Inde, ce berceau d'une antique civilisation, qui a fourni au reste de l'Asie et même à l'Europe ses dogmes les plus sages, comme les superstitions les plus puissantes, on voit que les *Védas*, ces ouvrages religieux d'une si haute antiquité, contiennent plusieurs écrits magiques. Le père de l'histoire, Hérodote, prétend que les Égyptiens furent les inventeurs de l'astrologie judiciaire, et nous avons, seulement depuis fort peu de temps, la preuve de son assertion. D'un autre côté, ce qu'il y a de certain, c'est que, chez un grand nombre de nations asiatiques, l'astrologie portait le nom de science chaldaïque, et que les Chaldéens passaient pour le peuple qui se livrait avec le plus de succès à l'étude des sciences occultes. C'est ainsi qu'on a vu, au XVIe siècle, une nation puissante de l'Amérique méridionale redoutée et vénérée tour à tour par les autres tribus de ce vaste pays, comme exerçant l'art divinatoire. Les Caraïbes, ainsi que le fait fort bien observer M. de Humboldt, semblent revêtus, dans le Nouveau-Monde, du caractère qu'on attribuait dans l'antiquité aux Chaldéens.

Nos livres saints, qui présentent, historiquement parlant, ainsi que le prouve Schlosser, d'autres garanties que les codes religieux dont on s'est plu, dans ces derniers temps, à rehausser l'antiquité, nos livres saints parlent fréquemment de divination, de magie, et la pythonisse d'Aïndor est une des premières chiromanciennes connues. Cependant, il est bon d'ob-

server, avec Vico, ce génie puissant, créateur de la science nouvelle, que la divination était primitivement interdite, par l'ordre exprès de Dieu, aux Juifs, et que cette défense était la base de leur religion. Outre les faits mentionnés par Moïse, les Orientaux accordent à *Adam* des connaissances surnaturelles, et croient qu'il a été initié, dès l'origine, dans l'art cabalistique et dans la magie. Selon eux, *Abraham* avait des connaissances profondes en astrologie, et ils lui attribuent *le Sepher*, qui devient ainsi un ouvrage de haute cabale, roulant sur l'origine du monde.

Envisagés dans les temps reculés, tous les hommes célèbres sont considérés comme ayant appelé à leur aide des intelligences supérieures, ou comme s'étant livrés à la magie. *Cham, Zoroastre, Moïse, Salomon, Numa Pompilius*, sont inscrits, par les démonographes, dans la liste nombreuse des magiciens les plus célèbres, et Vico va jusqu'à penser que la divination fut le principe de la civilisation chez toutes les nations païennes. Il est, du reste, infiniment probable que ces hommes, doués d'une intelligence supérieure, ne s'en tenaient pas à l'art de prédire, et qu'ils ont fait usage des sciences physiques inconnues au vulgaire, et pour lequel leurs plus simples résultats étaient des merveilles.

En le considérant dans sa première acception, on voit que le mot de *magie* n'emportait pas avec lui le sens qu'on y a attaché ensuite, et qu'il signifiait plutôt l'étude des sciences naturelles que l'art d'opérer des prestiges. M. Eusèbe Salverte démontre d'une manière victorieuse que les miracles cités dans les écrits de l'antiquité peuvent presque tous s'expliquer par une connaissance, même assez légère, des effets de la phy-

sique et de la chimie, ou même par cette observation attentive des phénomènes de la nature qui rejette toute espèce d'exagération.

Si l'on examine un autre ordre de phénomènes, propre à tous les temps, mais surtout aux temps antiques, on voit que l'observation de l'état d'extase peut donner une explication satisfaisante et des prétendues possessions, et de l'enthousiasme surnaturel qui accompagnait les oracles de la sibylle.

Une chose fort remarquable, c'est que les observateurs les plus attentifs de la nature parmi les anciens, n'ont pas rejeté la possibilité de lire dans l'avenir. Hippocrate croyait à la divination par les songes, et Aristote craint tellement de s'expliquer sur un fait de cette importance, qu'il reste dans un doute prudent, comme de nos jours des hommes fort instruits ne rejettent pas tous les phénomènes du magnétisme animal, et, pour croire, attendent qu'ils aient vu.

On peut dire que, chez les anciens, la magie et l'art de la divination, mêlés en quelque sorte aux mystères de la religion, ont eu un caractère imposant et grave, nous dirons d'une noblesse presque continue, qui les rend bien différens de la sorcellerie, où le grotesque est mêlé au terrible, où un nouvel élément entre dans la poésie, et qui semble plus particulièrement appartenir au moyen âge. Cependant, comme on le voit dans Apulée, les anciens ont eu leurs véritables sorciers, et l'on sait par Schlosser que la plus ancienne sorcière dont il soit fait mention dans l'histoire grecque, avait, par ses attributions, un caractère fort différent de celui de l'enchanteresse *Circé*, et de *Médée* la magicienne. On pourrait la comparer avec plus de raison à la *Canidie* des Romains.

23

Ce qu'on peut appeler le beau temps de la sorcellerie moderne ne semble arriver que quand le christianisme évoque de nouveaux démons, et en ce temps de misère et d'ignorance, où les tribus du Nord fondent sur les provinces méridionales de l'Europe. Ce fut sans doute une effrayante irruption de demi-sorciers, que ces Huns, guerriers hideux et féroces, représentés par Jornandès comme nés du commerce des mauvais génies avec les femmes, dans les plaines désolées du Nord.

Ces Huns, mêlés aux Ouïgours, qui n'étaient peut-être pas anthropophages, mais qui se donnaient pour tels, comme le font encore de nos jours les Kalmouks, afin, selon Bergmann, d'imprimer plus de terreur dans l'esprit de leurs ennemis; ces peuples de race mongole, donnèrent naissance aux ogres et à bien d'autres êtres effroyables qui apparaissent dans les anciens poèmes. Ils étaient entrés dans une contrée fertile en sorciers de toute espèce; les Germains, les Goths, les Scandinaves, avaient leurs magiciens, différens les uns des autres, et il est à remarquer que ces peuples guerriers donnaient en général la qualité de sorciers aux restes malheureux des peuples qu'ils avaient vaincus, et qu'une sanglante persécution forçait à chercher un asile dans les lieux reculés. C'est ainsi que la race finnoise, accablée par les Suédois et les Danois, fut en possession de fournir les légendes de ces peuples de nains, de duergars, de magiciens et d'ouvriers mystérieux travaillant dans le sein de la terre à des armes enchantées.

La mythologie celtique, combattue par le christianisme, ne mourait pas non plus sans léguer au monde poétique du moyen âge quelques puissans magiciens,

quelques fées bienfaisantes ou terribles; le barde *Merdhin*, dont nous avons fait l'enchanteur *Merlin*, est de ce nombre. Il est lié intimement à la fable du roi Arthur, et les siècles n'ont pu affaiblir sa renommée en France et en Angleterre. L'influence qu'il a eue sur la poésie et même sur l'histoire, est trop connue pour la rappeler ici.

Mais, après les croisades, quand les Européens eurent uni leurs superstitions aux superstitions de l'Orient, quand les Arabes et les Persans eurent mêlé une féerie brillante aux idées âpres et sévères du Nord, la magie prit un autre caractère parmi nous, et l'on s'en aperçoit aisément en lisant les anciennes chroniques. C'est avec raison que Walter Scott fait remarquer que la *Péri Mergian Banou*, célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure dans les romans européens sous les noms différens de *Mourgue la Faye*, sœur du roi Arthur; d'*Urgande la déconnue*, protectrice d'Amadis de Gaule; de la *Fata Morgana*, du Boyardo et de l'Arioste.

S'il est naturel de penser que les croisades eurent une extrême influence sur la magie et sur la féerie en Europe, durant le XIIe et le XIIIe siècle, on doit regarder comme certain que le voisinage des Maures établis en Espagne contribua à développer le goût de l'étude des sciences occultes et de la haute cabale qui était probablement cultivée par les Templiers, et qui mêlait ses principes à ceux des gnostiques. Les Arabes espagnols, qu'on pouvait regarder à juste titre comme les hommes les plus instruits de l'Europe, semblaient avoir plutôt adopté les idées merveilleuses qui naissent de l'étude confuse des sciences, que les superstitions grossières qui tiennent à une ignorance absolue. L'alchimie, l'astrologie judiciaire, la science des nombres, et

tout ce qui tient à la haute magie, était parmi eux comme un complément de l'étude de l'histoire naturelle : et en cela ils paraissaient parfaitement d'accord avec les Juifs, qui ont composé comme eux de vastes traités sur les sciences occultes; les idées des Arabes semblent se confondre avec celles de la cabale juive.

Il est donc infiniment probable que ce fut aux Maures, et aux Juifs, peuple toujours errant [1], que l'Europe du moyen âge dut le goût de l'alchimie, qui fut cultivé avec tant de succès par les *Raymond Lulle*, les *Paracelse* et les *Arnaud de Villeneuve*.

Mais au XVIe siècle, tandis que deux sciences imaginaires, l'alchimie et l'astrologie, occupaient vivement des esprits élevés, une ignoble sorcellerie se répandit dans toute l'Europe. Les sanglantes exécutions se multiplièrent; c'était un déplorable moyen qui fut sans résultat pour arrêter cet effroyable débordement de sorciers et de sorcières de toute espèce, les uns adroits imposteurs, les autres victimes d'une imagination délirante. L'homme de sens par excellence, Montaigne, vit cette plaie de son siècle, et elle lui inspira une pitié profonde : avec sa sagacité pénétrante, il ne put méconnaître un fait regardé de nos jours comme étant hors de doute, savoir, que l'état d'extase produit des sorciers de bonne foi. Il vit donc des malades exaltés dans les sorciers de son temps, et les considéra dès lors comme on les considère quelquefois de nos jours : il affirme, qu'en conscience, « il leur eût donné plutôt de l'ellébore que de la ciguë. »

[1] En général, les Juifs firent pendant les XIIe et XIIIe siècles, les fonctions d'intermédiaires entre les Sarrasins et les Occidentaux. TENNEMAN, *Manuel de philosophie*, p. 264, traduction de M. Cousin.

Mettant de côté cette idée, qui recevra plus tard son développement, examinons un instant ce qui a pu consolider les principes de la magie chez les hommes, et dans quel ordre ils ont dû se développer.

Toutes les branches des SCIENCES OCCULTES sont renfermées dans la magie proprement dite, comme l'entendent les démonographes; mais, en examinant bien la magie elle-même et ses variétés, l'esprit de critique aime à démêler comment peu à peu s'est formée une science imaginaire, ayant, ainsi que les sciences exactes, de nombreuses ramifications, partant de deux principes qu'on retrouve toujours comme base de l'art divinatoire et de l'art d'opérer des prodiges : le désir chez les uns d'exercer une haute influence religieuse ou politique, le besoin chez d'autres de s'élever au dessus des misères de la terre en s'abandonnant aux rêves de l'imagination.

Selon nous, donc, la divination précède chez tous les peuples l'art des prestiges. Dans les différentes branches de l'art divinatoire, c'est l'onéirocritie qui a dû marcher avant toutes les autres; la nécromancie est probablement venue ensuite. De nouvelles découvertes nous font connaître l'antiquité de l'astrologie [1], de l'aéromancie, de la pyromancie et de l'hydromancie: leurs variétés sont nombreuses. La physiognomonie, qui a pris un grand développement de nos jours, remonte à des temps fort reculés; la chiromancie a dû en être une conséquence; elle a acquis toute son extra-

[1] C'est au savant Champollion qu'on doit ce précieux document, qui fait remonter l'astrologie aux temps antiques de l'Égypte; il a découvert dans le tombeau de Rhamsès V, des tables astrologiques pour toutes les heures de chaque mois de l'année.

vagante perfection au XVI[e] siècle. Après ces genres de divination, fort anciens, on en trouve qui sont nés avec la civilisation moderne, telles sont la cartomancie, la rhabdomancie, dont l'origine est très obscure, mais qui prend de l'importance au XVIII[e] et au XIX[e] siècles. Tel est encore l'art de deviner le caractère ou les inclinations des hommes par leur écriture.

Les simples présages, les pronostics, marchent chez tous les peuples avant la haute divination, représentée par les oracles, les augures, les sibylles, les Vola scandinaves, qui unissent intimement leurs sciences à la législation des peuples, et qui, sous ce rapport, méritent le plus profond examen.

La cabale [1], qui remonte à une si haute antiquité,

[1] Le mot *cabale* est tiré d'un mot hébreu qui signifie tradition; il paraît avoir eu dans l'antiquité une acception purement religieuse; c'était une espèce de théologie secrète enseignant à découvrir le sens mystérieux des livres sacrés; mais dans le moyen âge, et même à une époque plus reculée, on en fit plus spécialement l'art de commercer avec les esprits qui animent le monde invisible, et celui de se rendre semblable à eux par la contemplation.

On divisait autrefois la cabale en deux sections : la première est désignée sous le nom du *berœssith*, c'est la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde; l'autre, appelée *marcava*, est la connaissance des choses surnaturelles.

Il y a une espèce de cabale d'un ordre infiniment moins élevé, qui consiste dans la combinaison de certains mots mystérieux que l'on porte sur soi, et qui ont, entre autres vertus, celle de chasser les démons ou de rendre invulnérable. C'est sans doute dans cette série qu'il faut ranger le fameux mot *abracadabra*. Parmi les formules cabalistiques de ce genre, on révère surtout le mot *agla*. Ce mot puissant, prononcé en se tournant vers l'orient, fait retrouver les choses perdues, découvre ce qui se passe aux pays lointains, et opère encore mille autres merveilles, de même que le mot *bedouh*; mais les savans qui ont sondé toutes les profondeurs de la

mais qui n'apparaît avec tous ses résultats que dans le moyen âge, comme un reflet des mystérieuses conceptions religieuses du Rabbinisme; la cabale forme une division si élevée, qu'on hésite à l'introduire parmi les branches des sciences occultes. Il faut y faire entrer cependant la géomancie, et surtout cette science des nombres, si antique, que Pythagore y trouve déjà la solution des plus hauts mystères qui régissent l'humanité. La grande idée du microcosme lui appartient essentiellement. C'est certainement à la cabale du moyen âge, que se lient plus spécialement les fées, les enchanteurs, les géants et les nains, et cette multitude d'esprits élémentaires qui, chez tous les peuples, for-

cabale, n'ajoutent point foi à ces espèces de formules talismaniques, qui nous sont peut-être parvenues sous une forme altérée, et dont l'origine religieuse est entourée de mystères.

De même que la cabale a trouvé une vertu secrète dans l'arrangement de certains mots ou de certaines lettres, de même elle a considéré la disposition de certains *nombres* comme le principe des connaissances les plus merveilleuses. Les cabalistes, après les pythagoriciens, prétendirent trouver la révélation de l'avenir dans les nombres; le XVII[e] siècle appliqua cette belle découverte aux noms propres, et il en résulta d'étranges extravagances qui eurent, comme on le sait, une influence politique bien extraordinaire. C'est ainsi que le nombre 666, qui est celui de la bête de l'Apocalypse, s'étant trouvé dans le nom du pape Paul V, les réformés en tirèrent les inductions les plus favorables à leur cause. Nous n'avons pas classé l'*onomancie* parmi les diverses formules de l'art divinatoire, parce qu'elle se lie essentiellement à la cabale.

Selon Agrippa, l'échelle des nombres est, dans le monde archétype, l'essence divine, de même qu'elle est l'intelligence suprême dans le monde intellectuel. Dans le monde céleste, c'est le soleil; c'est la pierre philosophale dans le monde élémentaire, le cœur dans l'homme, qui représente un petit monde (*microcosme*). Il est à remarquer que cette idée, qui fait de l'homme l'abrégé de l'uni-

ment un monde merveilleux, qui tient de la terre et des cieux.

La magie du moyen âge est essentiellement distincte de la magie de l'antiquité. C'est à elle, surtout, que se rattachent les talismans, les anneaux magiques, les anneaux constellés, le sceau de Salomon, les philtres et les philactères. Bien que les sorts remontent à la plus haute antiquité, ils sont, ainsi que les charmes, beaucoup plus nombreux dans le moyen âge que chez les anciens ; mais c'est surtout chez les Hindous qu'ils paraissent avoir leur plus haut degré d'énergie. Il y en a qui sont communs à la magie et à la sorcellerie, parmi

vers, a été probablement émise pour la première fois par un philosophe chinois d'une haute antiquité, dans lequel on retrouve la plupart des idées de Platon. La connaissance complète de Lao-tseu ferait probablement faire un pas immense à la science des origines philosophiques. Chez les anciens, l'unité (la *monade*) représentait Dieu; le nombre deux, la *dyade*, était l'emblème de la matière susceptible de toutes sortes de formes; le *triangle* devint le symbole de la nature animée. Les pythagoriciens et les platoniciens, après avoir vu dans le triangle l'image de l'ensemble des êtres, firent du *carré* l'emblème de la divinité. Plus tard, la science des nombres s'attacha à des détails d'un ordre moins élevé, et ne fut souvent qu'une forme emblématique de certains faits ou de certains événemens. Hippocrate, dit-on, voyait dans le nombre *cinq*, le symbole de la santé. Celui de *quarante* présentait une signification mystérieuse en raison des quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert. Le nombre de *cinquante* a été regardé par Philon comme le symbole de la liberté, parce que toute servitude finissait lors du grand jubilé des Juifs, qui se renouvelait tous les cinquante ans.

Il nous serait facile de multiplier à l'infini les exemples de cette nature. Nous nous contenterons de rappeler que la combinaison des nombres a été regardée, chez la plupart des nations, comme exerçant une telle influence sur les destinées de l'homme, qu'on en a formé diverses figures cabalistiques auxquelles on attribuait les vertus les plus énergiques.

nous, et c'est principalement dans les grimoires et dans les exorcismes du XVIe siècle qu'on trouve leurs formes les plus variées. Avant de quitter cette matière, il est bon d'appeler l'attention du lecteur sur la magie blanche moderne, sur l'engastrymisme et sur la fantasmagorie, qui, à une époque d'ignorance, ont pu exercer une si grande influence sur l'esprit humain ; mais qui, en se rattachant aux sciences occultes, n'en sont qu'un curieux accessoire.

La sorcellerie du moyen âge n'est qu'une magie vulgaire dont on retrouve des traces dans l'antiquité ; mais le christianisme, en l'unissant aux idées religieuses des peuples du Nord, lui donne un caractère bizarre et terrible, d'où naît une nouvelle poésie.

C'est dans l'origine du sabbat [1], que ses formes poé-

[1] Le sabbat doit remonter à une certaine antiquité, puisque saint Augustin en fait déjà mention. Quelques antiquaires donnent au sabbat et même aux *danses féeriques,* si fameuses dans l'Écosse, une origine peu connue, mais qui nous semble parfaitement expliquer le but primitif de ces assemblées mystérieuses, célèbres surtout en France.

Les peuples d'origine celtique, disent-ils, attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant, s'il faut s'en rapporter à Pline, était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit, pour honorer l'astre favorable par des danses et par des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées religieuses avec des flambeaux allumés, qu'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage, et quelquefois encore sur une pierre consacrée, comme si l'on avait voulu rendre ainsi un mystérieux hommage aux clartés célestes qui faisaient pâlir les feux de la terre. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du paganisme, introduits dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien qui leur succédèrent. Voués à leur ancienne religion, persévérans dans leurs

tiques se montrent, surtout si on les rattache, avec quelques antiquaires, aux cérémonies expirantes du culte druidique.

Il y a dans le monde merveilleux, des êtres malfaisans, qui sortent du domaine de la cabale, et qui rentrent dans celui de la sorcellerie : ce sont les fantômes, les revenans, les follets, les farfadets, les lutins, les gobelins, les lycantropes, les obi des Noirs, les vampires des nations slaves, et cette multitude de génies orientaux dont le *Yakkun nattanawa* nous révèle la variété. Mais là, l'esprit humain cherche vainement

usages, les Druides renouvelaient leurs assemblées, malgré les défenses expresses des canons de l'Eglise; enfin, un capitulaire de Charlemagne parut, qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes où l'on venait, par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre vénéré de nos ancêtres.

Un autre capitulaire déclarait sacrilége tout curé qui ne s'opposait point à ce culte des objets de la nature. Ainsi que cela arrive toujours, ces défenses impérieuses excitèrent le zèle de quelques anciens sectateurs du druidisme. Alors on vit se renouveler plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes, qu'on allait offrir des sacrifices, et qu'on remit en honneur d'antiques usages, que le peuple, comme le dit Peloutier, traita de cérémonies magiques, parce qu'elles étaient étrangères aux rites qu'il pratiquait. Les adorateurs de Teutatès reçurent le nom de sorciers. Les assemblées nocturnes où ils honoraient la nature, devinrent un horrible sabbat où Satan répandit son esprit de vertige sur ceux qui lui rendaient hommage. Les danses sacrées qui terminaient ordinairement ces réunions religieuses servirent merveilleusement les récits que la haine dictait. Les jeunes druidesses vêtues de longues robes blanches, qu'on avait vues durant les nuits dans la campagne, devinrent des magiciennes ou des fées, que le peuple implorait et qu'il redoutait tour à tour. Il faut l'avouer, de toutes les origines du sabbat, celle-ci nous semble et la plus poétique et la plus vraisemblable.

une origine. Il la trouve dans tous les siècles et chez toutes les nations : et s'il rattache ces êtres mystérieux plus spécialement au moyen âge, c'est qu'à cette époque du moins il trouve des croyances énergiques qui impriment un grand caractère même aux plus déplorables superstitions. Les démoniaques, les possédés, les obsédés, les convulsionnaires, les trembleurs, en formant l'arrière-garde de la démonologie, ne laissent point voir clairement non plus leur origine, mais ils conduisent à un ordre de faits qui, désignés par le nom d'*extase,* expliquent une foule de phénomènes de l'antiquité et du moyen âge. L'état d'extase si bien défini par M. Bertrand, a dû sourdement exercer ses prodiges *très naturels* dans les sociétés secrètes et parmi les illuminés ; peut-être même se lie-t-il intimement au magnétisme animal, dernière branche des sciences occultes que consente encore à admettre un siècle de doute et d'examen.

Le nom qui désigne l'alchimie se perd dans la nuit des temps, s'il est vrai que le mot *chim* ait été l'antique dénomination de l'Égypte. Cependant nous croyons, avec Cuvier, qu'il faut regarder la philosophie hermétique comme une rêverie du moyen âge, inconnue à l'antiquité. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle exerce encore son influence sur le XIXe siècle, et qu'il y a encore de pauvres diables qui cherchent avec une déplorable persévérance *le grand arcane, le restaurant de pierres précieuses, l'or potable commun, la teinture des philosophes,* ou, si on l'aime mieux, la *poudre de projection.* Nous n'hésiterons donc pas à regarder l'alchimie comme une des dernières branches de ce grand arbre fantastique qui n'ombrage plus rien, mais sous l'in-

fluence duquel on a vu fleurir les sciences les plus réelles.

Maintenant, si l'on considère les sciences occultes dans leur ensemble, et si l'on examine quelle a été leur influence sur la société, on se convaincra aisément que cette influence a été tour à tour déplorable et utile. Un de leurs premiers effets est, en donnant une énergie prodigieuse à l'imagination, d'isoler l'homme au milieu des hommes, de lui faire prendre en dédain le monde réel pour un monde imaginaire, de le pousser à l'imposture et au fanatisme : les horribles annales de la sorcellerie ne renferment que trop de preuves de ces tristes résultats. Et, pour n'examiner que ce qui regarde la France, c'est sans doute une chose déplorable que nos lois aient fait tant de victimes de ceux qu'elles auraient dû plaindre ou sauver. Il n'est que trop vrai encore que, chez quelques adeptes des sciences occultes, le crime réel s'est mêlé à ce qui n'était qu'un crime imaginaire. Il ne faut pas oublier qu'en 1826, près de Dax, une femme a été jetée dans les flammes, et interrogée, au milieu d'effroyables tortures, sur un prétendu sort qu'elle aurait lancé. Il ne faut pas oublier que, vers la même époque, on refusait, à Spire, la sépulture à un vénérable prélat, parce que la voix publique l'accusait de magie. Ces faits ne sont rien si on les compare à ceux dont les annales du moyen âge font mention ; mais ils prouvent combien l'esprit du peuple a encore besoin d'être éclairé, et quel funeste effet doivent avoir sur des esprits grossiers ces livres ignobles de sorcellerie que l'on colporte encore dans les campagnes. De tous les moyens à employer contre eux, le plus efficace est certainement l'instruction des classes inférieures. Quelques simples notions de phy-

sique élémentaire, quelques idées sur les effets physiologiques de l'état d'extase, remédieraient à de grands maux.

Un des plus malheureux résultats de la magie, a été de donner une fausse direction à la législation. Croirait-on, en effet, que la loi de 1751, qui condamne les bergers à neuf ans de galères pour simple menace de lancer un sort, n'est que tombée en désuétude et n'a pas été formellement abrogée? Comme l'a fort bien fait observer M. Eusèbe Salverte, les législateurs n'ont pas eu d'autres yeux que le vulgaire. En portant contre les sorciers des décrets terribles, ils en ont décuplé le nombre par l'effet ordinaire que produit la persécution. Dans l'épouvante que leur causaient de prétendus prodiges, ils sont devenus d'implacables persécuteurs. Mais, il faut l'avouer, nous vivons dans un temps où la terreur qu'inspiraient les sciences occultes n'existe plus que dans les classes ignorantes. Il y a, il est vrai, des alchimistes et des sorciers jusque dans le XIXe siècle, mais on se contente de les mettre à l'amende quand ils trompent, et l'on doit chercher à les guérir quand ils rêvent.

A considérer les sciences occultes sous un autre point de vue, on peut dire qu'elles ont poussé en avant les sciences exactes.

Vico voyait dans la divination le principe de l'organisation sociale des sociétés payennes. Mais, sans chercher dans l'antiquité, sans sonder ces mystères où la législation se cachait sous le dogme religieux, et quelquefois sous une forme magique, pour se répandre ensuite dans le monde, on ne peut pas se dissimuler que des ames ardentes, douées de la faculté d'étendre le champ des connaissances positives, ne se seraient peut-

être jamais vouées à des études arides, si chez elles l'imagination n'avait secondé la patience qui agit alors comme un feu caché que raniment des jets de flamme.

Quand la science est avancée, elle s'exalte de sa propre puissance, elle dédaigne son origine, elle l'oublie; elle s'enthousiasme de sa grandeur présente. Il n'en est pas de même en ces temps où elle cherche laborieusement et au hasard, où elle s'arrêterait tout à coup si une voix puissante ne la ranimait. Cette voix puissante, c'est celle des esprits mystérieux de l'antique cabale, celle de ces êtres imaginaires que dans tous les pays l'homme a cru trouver entre lui et la Divinité.

C'est une chose bien digne de remarque, que le gnoticisme, qui enfanta tant de systèmes, qui créa les Albigeois, et qui eut une si grande influence sur le midi de la France, parut pour la dernière fois au milieu de ces troubadours, à l'esprit ardent et chevaleresque, qui ne livraient au vulgaire que leurs chants d'amour, mais qui, dans le silence de la vie intérieure, occupaient leurs mystérieux loisirs aux rêveries brillantes nées de la philosophie orientale. On concevra aisément quelle ardeur devait donner à un esprit exalté du moyen âge, cette idée qu'en se livrant à l'étude des sciences, il entrait peu à peu dans un rapport intime avec des esprits mystérieux qui lui transmettaient des pensées divines sur les choses de la terre, et qui en recevaient les pensées terrestres pour les épurer.

Et croit-on, par exemple, que les Raymond Lulle, les Albert, les Pic de la Mirandole, et tant d'autres, croit-on que tous ces hommes de génie eussent exercé l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle, si un reflet de la haute cabale orientale n'avait éclairé les ténèbres

qui les environnaient, et ne leur avaient montré un but plus noble que celui qu'on leur suppose généralement? Il y a, nous osons le dire, un moment où l'imagination est le plus puissant mobile des sciences; c'est celui où il faut tout créer. Les temps féodaux, si déplorables en un sens dans l'histoire de l'humanité, sont devenus une époque mémorable de discussions ardentes, où l'on pesait les droits des peuples : les temps de la philosophie hermétique, qui sont à peu près les mêmes, ont été des jours de prodigieux labeur. Il ne faut pas oublier qu'Albert, si dédaigné maintenant, est peut-être le polygraphe le plus fécond qui ait existé, et il est permis de croire que ce ne fut pas sans un but élevé, sans le désir d'instruire les hommes, que les savans comme lui, touchés des misères de l'humanité, cherchèrent à se mettre en rapport avec les esprits élémentaires. D'ailleurs, ces hommes étaient convaincus que toute science de ce genre se trouvait cachée dans les livres légués par l'antiquité. De là l'étude laborieuse et utile des langues anciennes et même celle des langues orientales; de là peut-être de nouveaux et féconds rapports avec Aristote, oublié de l'Europe et conservé par les Arabes.

L'idée de la panacée universelle dut être elle-même de quelque influence dans l'étude de la médecine, en excitant prodigieusement les ressorts de l'imagination. Il devait être assidu dans son laboratoire, celui qui s'attendait, comme Arnaud de Villeneuve, à voir tout à coup le plomb, changé en or, bouillonner au fond de son creuset, et l'eau d'immortalité répandre un divin parfum, présage de l'éternelle jeunesse du genre humain; et, se rappelle-t-on bien, quand on rit de ces erreurs et quand on frémit des crimes qu'elles firent

naître, se rappelle-t-on bien ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler leurs bienfaits? Voit-on Raymond Lulle restant paisible religieux dans sa cellule, au lieu de Raymond Lulle parcourant le monde, demandant la science aux Orientaux, et l'annonçant d'une voix puissante aux Européens; proclamant, il est vrai, l'erreur et la vérité comme des guides également bons à suivre, mais enfin proclamant des vérités, et donnant, dans son *Ars magna,* des principes si nombreux, que plus tard ils ont sans doute fécondé le génie de Bacon? Il fallait, n'en doutons pas, à une ame de cette trempe un but tout autre que celui qui guide nos savans si supérieurs à lui. Quand Albert-le-Grand, génie puissant dont on a fait un ignoble sorcier, construisait laborieusement son *Androïde,* Albert-le-Grand étudiait toutes les lois de la mécanique pour les appliquer à un but imaginaire. Quand il recevait l'empereur d'Allemagne, durant la saison rigoureuse, au milieu d'arbres chargés de fruits et de fleurs, la science lui avait révélé des procédés utiles à l'agriculture, dont on fit honneur à la magie, tout en en profitant. Celui qui donna un élan si puissant à la médecine du XVI[e] siècle, mais qui malheureusement l'enveloppa d'erreurs déplorables, Paracelse, mourant consumé par son propre génie, n'eût rien fait sans cette imagination qui le trompait plutôt, je crois, qu'elle ne l'engageait à tromper les autres.

Q'après ces hommes ardens sans science positive, *chercheurs* en un mot, mais opérant des découvertes admirables, parce qu'il n'y a que ceux qui s'élancent dans les routes inconnues qui trouvent; qu'après ces extravagans, si l'on veut les appeler ainsi, il vienne un homme fin, spirituel, savant, à l'ame tranquille, à l'esprit actif, mais positif; qu'un Érasme naisse tout à

coup, que ce soit le Voltaire du XVIe siècle, qu'il raille, qu'il fasse écrouler l'édifice des erreurs, et que sa voix moqueuse retentisse long-temps dans les siècles, il a pour lui la raison, et il faut l'en louer; il a pour lui l'acerbe plaisanterie, et il faut en rire, quoiqu'elle soit cachée quelquefois dans de lourds in-folios; mais il ne faut plus dédaigner ceux qu'il eut raison de combattre. Après tout, les découvertes des philosophes hermétiques viennent d'une source imaginaire, et elles sont positives. La raillerie n'a pu arrêter leur noble fécondité, et nous pouvons énumérer franchement ce que nous leur devons.

1° En philosophie, on doit à l'étude de la cabale plusieurs systèmes dont l'éclectisme de nos jours peut encore faire son profit; et il faut mettre en première ligne ce vaste projet d'instruction universelle qu'on attribue à Raymond Lulle, génie voyageur qui ne s'arrêta dans sa noble mission que quand les hommes l'eurent arrêté en l'assassinant. Il est indispensable de le rappeler ici : on s'est presque toujours étrangement mépris sur le genre d'obligations que l'Europe savante devait avoir à Raymond Lulle. Les bibliographes, comme le fait très bien observer M. Gence, ont commis une erreur grossière lorsqu'ils ont placé en tête des livres d'alchimie l'*Ars magna*; ils ont pris pour un traité du grand œuvre un vaste système de philosophie puisé en Asie, grossier, mais précieux essai de ces principes encyclopédiques des connaissances humaines, qui devaient plus tard jeter une lueur si vive sur le monde. Raymond Lulle cependant cultiva l'alchimie, n'en doutons pas; c'était la folie de son temps, mais son génie était de tous les siècles.

2° C'est à l'alchimiste Arnaud de Villeneuve qu'on

doit les trois acides sulfurique, muriatique, nitrique, ainsi que les premiers essais réguliers de distillation qui nous ont fourni l'alcool. Roger Bacon dédaignait bien la magie, et il a même écrit contre elle; mais c'est probablement en se livrant aux vaines recherches de la philosophie hermétique, qu'il trouva cette poudre à canon dont il exagère tant les effets, que, selon lui, un fragment gros comme l'extrémité du pouce pourrait renverser une ville au milieu des éclairs et des roulemens d'un effroyable tonnerre.

3° Le même moine, en se livrant sans doute à l'astrologie, a découvert le télescope; mais, probablement, il n'a connu que la théorie de sa construction, et il voit dans ses effets quelque chose d'analogue aux effets des sciences occultes, puisqu'il dit que, par son moyen, on peut faire descendre en apparence le soleil et la lune sur la tête de ses ennemis.

4° Malgré les absurdités astrologiques débitées par l'infatigable Paracelse, malgré encore son *archée*, que ses disciples appelaient l'esprit architecte, occupé dans notre estomac à séparer la partie nutritive de la partie vénéneuse, il paraît qu'il a introduit l'usage des préparations antimoniales, salines et ferrugineuses, si puissantes sur nos organes.

Cardan, enfin, cet extatique si connu, n'employa pas tous ses loisirs à de vaines recherches astrologiques; les mathématiques lui ont de véritables obligations. Mettant de côté son horoscope de Jésus-Christ, dont il ne voulut jamais restituer l'honneur à Pierre d'Ailly qui en était réellement l'inventeur; appréciant, comme elle doit l'être, la ruse coupable avec laquelle il s'empara des découvertes de Tartalgla, nous n'en répéterons pas moins qu'une science imaginaire fut

probablement pour lui le mobile d'un travail fertile en résultats. Si l'on ne peut pas lui attribuer l'honneur de la formule qui porte son nom, on pense qu'il découvrit quelques cas nouveaux, et entre autres celui qui porte le nom de *cas irréductible;* qu'il s'aperçut de la multiplicité des équations des degrés supérieurs et de l'existence des racines négatives; et il faut enfin se rappeler qu'il tenta d'appliquer la géométrie à la physique.

Mais nous nous arrêtons dans cette liste de grandes découvertes sorties de l'erreur; elle deviendrait trop longue, et peut-être serait-on effrayé de ce que la science véritable doit aux rêveries des sciences occultes.

Résumons-nous donc en peu de mots : des études positives ont fait voir à notre siècle que la magie de l'antiquité n'était que la science elle-même; que la sorcellerie du moyen âge devait ses épouvantables fictions à une maladie très réelle de l'imagination; que tout le mal qui s'est répandu dans le monde par l'imposture de l'une, par l'ignorance et le fanatisme de l'autre, tenait à une déplorable légèreté d'observations. Soumettons donc maintenant à un rigoureux examen tout ce qui nous paraît tenir aux rêveries de l'imagination : l'esprit philosophique trouvera encore à glaner dans ce qu'auront dédaigné les sciences positives.

FERDINAND DENIS.